

Patrick Joël Manzoni

La chronique des Borremen
Tome 1 : Le dernier nimerhoder

Roman

Vérification orthographique par Patricia De Ribaupierre

Couverture illustrée par Guiseppe Sollima

Dessins numérisés par Madly Reportage

© Patrick Joël Manzoni, 2017

Pour suivre les publications de l'auteur, rendez-vous :

- Sur son blog :

<https://patrickjoelmanzoni.wordpress.com/>

- Sur Facebook :

<https://www.facebook.com/AuteurPatrickJoelManzoni/>

ISBN : 978-2-9561064-0-1

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute reproduction ou représentation intégrale ou partielle faite par quelques procédés que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Ce roman est dédié à
tous les rares qui me
portent dans leur cœur
et qui me sont si chers.*

***Bon voyage en lisant
ce premier tome
racontant l'histoire
d'un membre de la
famille Borremen...***

PRÉFACE DE L'AUTEUR

Au cours de l'année 1995, j'ai inventé le mot "nimroder". J'ai imaginé ensuite une histoire autour d'un personnage qui porterait ce nom fantaisiste. J'ai commencé à écrire le livre "Le dernier nimroder". Au bout de quelques semaines d'écriture à la main, sur feuilles volantes, je me suis retrouvé bloqué par la complexité des divers fuseaux horaires utilisés. L'écriture fut alors mise en pause.

Lorsque j'ai voulu reprendre l'écriture du livre, début 1999, ce fut une grande déception, pour le très ordonné que je suis, de découvrir que le manuscrit avait disparu. Cela s'est probablement passé durant mon déménagement motivé par la naissance prochaine de mon fils Emmanuel Joël Manzoni.

L'histoire de ce livre hanta mes pensées durant les années suivantes, persuadé qu'elle avait un fort potentiel. De plus, de nombreuses

nouvelles idées germèrent dans mon esprit, inspirées par l'avancée technologique et des films de science-fiction.

Le 20 mars 2002, débutait la réécriture, après avoir rédigé une partie devant expliquer la nature et la provenance de la menace anonyme. Le 29 octobre 2003, cette explication est devenue le dernier chapitre.

Le 21 novembre 2003, je terminais le livre avec la découverte du rebondissement final, dont je suis très fier.

En mai 2016, j'ai décidé de tenter l'autoédition grâce à un reportage vu à la télévision. J'ai retravaillé le livre du 15 juin 2016 au 23 octobre 2016. Après le 30 octobre 2016, je lui ai apporté quelques petites modifications pour introduire le tome 2.

Le livre a été finalisé le 20 avril 2017.

Rien n'est plus normal, après une carrière bien remplie, que de profiter de sa retraite loin du monde dans lequel on s'est longtemps battu pour réussir sa vie. Encore plus si on est parti de rien et qu'on a atteint les sommets de la notoriété au prix de nombreux sacrifices. C'est le cas de l'ancien journaliste reporter Steve Brazzac ; il s'est retiré en s'installant dans ce qui était jadis sa résidence secondaire, une demeure isolée près d'une forêt des Hautes Fagnes, proche du signal de Botrange, le point dominant la Belgique. Le sommet de cette tour, ancienne station météo de la province de Liège, était jadis à six cent quatre-vingt-quatorze mètres d'altitude par rapport à un niveau de la mer révolu. La partie nord du pays, jusqu'à Bruxelles, a été engloutie par l'élévation du niveau marin, suite au réchauffement climatique qui a provoqué la fonte des glaces polaires, mais aussi la dilatation de l'eau des océans.

En ce 23 décembre 2273, le nonagénaire

remercie qu'on lui permette une fois de plus de passer les fêtes de fin d'année en ce bas monde, dans le village de Longfaye. En cette occasion privilégiée, le veuf reçoit des membres de sa famille : son petit-fils William, l'épouse de ce dernier, prénommée Edeline, son arrière-petit-fils Andrew et la cadette Diana. On s'écrit et on s'appelle souvent à l'holophone pour prendre des nouvelles, mais tout cela ne remplace pas une rencontre réelle.

Andrew a encore grandi depuis sa brève dernière visite, lors de la fête d'anniversaire de Steve, le sept octobre dernier. Le citadin juvénile adore venir chez son arrière-grand-père pour pouvoir jouer dehors, dans les bois. Hélas, en cette saison hivernale, nettement moins froide qu'au siècle dernier, le temps de jeu de l'arrière-petit-fils de Steve est raccourci. Impossible aussi de jouer avec la neige ; on ne la trouve que sur les très hauts sommets montagneux et Andrew est encore trop jeune pour en vouloir à ses ancêtres de

l'en avoir privé. Dès la fin de l'après-midi, il ne lui reste donc que la grande maison comme aire de jeu.

Ce soir, la promenade du garçonnet le fait arriver dans le cabinet de son arrière-grand-père, son antre sacré qu'il a oublié de fermer à clé. La pièce est très studieuse avec ses quatre murs occupés jusqu'au plafond par des rayonnages remplis d'étranges objets antiques. Au centre, se trouvent un sombre bureau, fait d'un épais plateau en noyer massif flottant au-dessus du sol, et un siège à haut dossier enveloppant, sur lequel le petit garçon se hisse difficilement. Il peut alors découvrir la surface supérieure du meuble, au-dessus duquel apparaît immédiatement un écran holographique affichant une photo animée en boucle de la famille. L'enfant est particulièrement intrigué par les trois imposants cubes de verre posés sur le bureau, chacun abritant un curieux pavé. Pour atteindre celui qui occupe le coin gauche,

Andrew doit monter à quatre pattes sur l'étendue plane, avant de pouvoir appuyer doucement sa petite main sur la surface lisse. Quand il concède que l'énigmatique objet convoité est bel et bien imprenable, il retire sa main avec déception. À cet instant, le pan transparent pivote vers la gauche, se révélant être une porte. La surprise et la joie rayonnent successivement sur le visage du gamin. Andrew s'empresse de saisir à deux mains le lourd volume. Chargé du précieux fardeau, il retrouve le béton ciré gris clair du sol, après une périlleuse descente du fauteuil.

Le vieux Brazzac se relaxe, assis confortablement sur un canapé, les pieds posés sur une table basse, dont le plateau transparent flotte au-dessus du sol gris clair, lorsque son arrière-petit-fils fait son entrée dans le séjour cossu.

— Eh, Grand-Pa, regarde ce que j'ai trouvé !

— Andrew Brazzac, ton père et moi t'avons

déjà dit au moins cent fois de ne pas toucher à nos affaires ! s'écrie le vieil homme, en se redressant, posant ses pieds au sol, puis s'emparant vite de l'incalculable livre, qui pèse sur les menues mains de l'enfant.

— Pardon, Grand-Pa... Je voulais juste te montrer où j'avais reconnu ton prénom, marmonne le gosse de quatre ans, ayant baissé sa tête au visage soudainement flanqué d'une triste moue de coupable.

La colère de Steve s'évanouit aussi vite qu'elle est née.

— Mais c'est formidable ça, Andy ! C'est effectivement un de mes livres, un roman que j'ai écrit avant la naissance de ton papi.

— Un livre ? Mais, où est son écran ?

— Regarde, dit le retraité, tandis qu'il ouvre délicatement l'ouvrage. C'est un livre imprimé sur papier : l'unique exemplaire existant au monde. De nos jours, c'est le genre de privilège réservé aux auteurs.

— Tous les livres étaient comme ça, avant ?

— Oui, il y a très longtemps. Ce qu'ils avaient de pratique, c'était que juste en voyant

leur épaisseur, on pouvait estimer à combien de pages de lecture on allait s'attaquer. Par contre, ils étaient très fragiles ; il faut donc les manipuler avec grand soin...

— J'aimerais beaucoup le lire ! lance le garçonnet, avant de venir s'installer à la droite de son arrière-grand-père.

— Je crains hélas qu'il te faille attendre encore un peu pour être capable de comprendre et d'apprécier tout son contenu...

— Alors, raconte-moi son histoire, s'il te plaît, supplie le petit Andrew.

— Cela, je le peux, puisque je la connais par cœur, mais c'est une très longue histoire...

— J'ai jusqu'après le passage du Père Noël pour l'écouter. Ça suffira ?

— Oh, oui, largement !

Steve Brazzac prend une grande inspiration et débute la narration d'une histoire ayant frappé le vingt et unième siècle, à laquelle il a consacré toute une année de sa vie et qui l'a rendu célèbre au niveau international.

CHAPITRE 1

La rencontre

Depuis neuf mois, le jeune Chris était parcouru par le bien-être et l'euphorie du grand amour. L'origine de ses nombreuses rêveries et étourdissements, survenant souvent au cours des journées, était une étudiante rencontrée peu après sa rentrée scolaire, il y avait près d'un an. D'abord réticent de devoir quitter son pays natal pour suivre ses parents, venus s'installer quelques années en Allemagne pour raisons professionnelles, le fils unique des Borremen ne regretta plus d'avoir traversé un océan et quitté tous ses amis lorsqu'il croisa sa destinée avec celle de la bavaroise Tanja

Krümald sur le campus de la très prisée université d'Heidelberg. Cet établissement, situé en bordure de la rivière Neckar, était le plus ancien du pays et avait formé de grands mathématiciens, ainsi que des prix Nobel de physique et de chimie.

En ce vendredi redouté par les superstitieux, un train inter-cité à grande vitesse traversait les grandes plaines du Sud de l'Allemagne pour emporter l'étudiant canadien vers sa bien-aimée. Le voyage du jeune amoureux, à deux mois de sa majorité, l'avait fait quitter la région de Bade-Wurtemberg en passant par sa capitale Stuttgart, puis par Ulm, ville natale du célèbre Albert Einstein. Bientôt, Chris allait être aux portes de la frontière autrichienne, clairement délimitée par les Préalpes de Bavière. Il était prévu qu'il passe les deux dernières semaines du mois d'août chez les grands-parents de Tanja, à Grainau.

L'atmosphère tempérée par l'air conditionné laissait oublier un instant la fournaise de l'été

qui sévissait dehors. Les passagers se détendaient. Les tee-shirts, chemisettes et chemisiers mouillés par la transpiration sur les quais avaient séché. Les maux de tête infligés par un soleil de plomb avaient lentement disparu d'eux-mêmes pour certains, alors que d'autres avaient dû acheter des cachets de paracétamol au distributeur placé dans la voiture-bar.

Dans le milieu d'une voiture, un groupe d'adolescents écoutait la radio à un volume sonore raisonnable. Chris regardait le paysage défiler au travers de la vitre qui lui renvoyait de temps en temps son image : un visage assez anguleux, mais doux, des yeux noisette, des mâchoires musclées, une rase chevelure rousse, de longues tempes pointues et une discrète bande dessinée par des taches de rousseur sur le haut des joues en passant sur un nez grec.

– 17 h 05 – Le jeune amoureux impatient consulta sa montre. Une douce musique

d'ambiance anglo-saxonne fut subitement interrompue par un flash spécial. La voix grave d'une journaliste annonça avec désolation que la population de Sydney venait d'être anéantie dans son sommeil. Une profonde angoisse empoigna les voyageurs, suivie aussitôt d'un soulagement égoïste ; ce n'était pas une ville allemande.

Alors que la paix mondiale était de retour depuis quelques mois à peine, suite à une longue et meurtrière guerre contre un puissant groupe terroriste international, les méfaits d'une nouvelle menace anonyme étaient annoncés quotidiennement sur les postes de radio et de télévision depuis presque deux semaines. La capitale australienne venait d'être la onzième cité anéantie par un ennemi demeurant inconnu, en l'absence de la moindre revendication d'un commanditaire. Les grandes villes précédemment victimes de ce que les médias avaient baptisé "Anonymum" étaient éparpillées sur tous les

continents du globe terrestre.

Après chaque nouvelle attaque, les soupçons, qui se développaient et se renforçaient dans l'opinion publique mondiale, inquiétaient de plus en plus le peuple de la grande nation entourée par deux océans. Ce qui nourrissait ces suspicions était le constat qu'aucune des villes massacrées par l'Anonymum ne se trouvait sur le sol des États-Unis d'Amérique. L'attaque d'un premier pays du continent américain, le Canada, dont la ville de Toronto avait été brusquement anéantie la veille de l'attaque de Sydney, n'avait pas suffi à dissiper les doutes.

À chaque fois, le scénario avait été strictement identique ; tandis que la ville était coupée du monde par la mise hors service de tous ses moyens de communication, tous les organismes de maintien de l'ordre proches du centre de la mégalopole tentaient d'y arrêter un carnage en pleine rue. La lutte des forces de police, renforcées par des groupes d'intervention spéciale et parfois militaires qui tardaient à arriver sur les lieux, durait

exactement une heure, puis une bombe à neutrons s'activait. Sur un rayon de cinquante kilomètres, toutes cellules vivantes étaient irréversiblement et mortellement altérées, les plus proches carbonisées, tous les systèmes électroniques grillés et tous les supports de mémorisation électromagnétiques vidés. Cette expéditive conclusion macabre effaçait absolument les preuves de ce qu'il s'était passé.

Pour les premiers membres des départements scientifiques militaires et policiers arrivés sur place, le plus incroyable était de constater que la bombe n'avait produit aucun souffle destructeur et surtout l'absence de la moindre trace de radioactivité dans l'air et les matériaux. Au centre de la ville déserte, l'emplacement de la bombe était trahi par une empreinte ronde sur le bitume vitrifié. Les militaires de tous grades et de toutes nations étaient déboussolés face à une telle stratégie complètement divergente de celles existantes.

Encore plus étonnantes étaient les révélations des habitants des lointaines villes périphériques de celle dévitalisée avec son agglomération ; tous témoignaient ne pas avoir entendu d'explosion, alors que d'autres, devenus aveugles, déclaraient qu'un grand flash avait été la dernière chose qu'ils avaient vue.

Une autre incohérence était le constat qu'aucun zoo ou aquarium situé dans le rayon d'action de la bombe n'était touché. Pour qui que ce soit, il était difficile d'admettre la conclusion que les barbares auteurs de ces gigantesques tueries semblaient avoir protégé ces sites pour épargner les animaux qu'ils abritaient.

Un point final était très surprenant : aucune richesse n'était dérobée. Rien ne manquait, ni dans les habitations, ni dans les magasins, ni même dans les banques. Incontestablement, l'argent n'était pas le mobile de ces tueries. D'ailleurs, aucune raison évidente et plausible justifiant ce terrorisme à grande échelle ne venait à l'esprit de qui que ce soit.

TABLE

CHAPITRE 1 : La rencontre	Page 15
CHAPITRE 2 : La révélation	Page 61
CHAPITRE 3 : La traque	Page 95
CHAPITRE 4 : La tentative	Page 117
CHAPITRE 5 : La réponse	Page 201

COPYMÉDIA



imprifrance



IMPRIM'VERT®

Achevé d'imprimer en juin 2017

par **www.copy-media.net**

Avenue de Guitayne - 33610 CANÉJAN

Dépôt légal : Juin 2017